

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGÜEPERSE.

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Avec tes rêves de fierté, tu devras piocher dur, je t'en avertis, et demeurer surtout un garçon sage, sans être bégueule, ce qui te ferait haïr de tes camarades, ou devenir leur risée. Tu comprends?

Et Jacques s'était installé dans la petite mansarde, au mobilier sommaire, et Jacques avait "pioché dur", et Jacques était resté un "garçon sage, sans être bégueule". Mais au prix de quels combats avec lui-même, au prix de quelles tortures de tout genre? Lui seul aurait pu le dire.

Malgré les sollicitations incessantes de la baronne Heurtel et du docteur Roscob, malgré leurs avances sans nombre, Jacques avait lutté et souffert seul. Oh! ces luttes contre certaines "griseries" offertes aux heures particulièrement noires, qu'elles l'avaient laissé parfois brisé, pantelant, presque à bout de forces! Oh! ces souffrances, qu'elles avaient été affreuses dans leur diversité! Certes, la baronne Heurtel, le docteur Roscob avaient procuré des leçons; mais que de chômages causés par des départs, des maladies, des caprices d'enfants ou de parents! Et alors? Alors, l'hiver, c'était le froid glacial dans la mansarde, les études au lit pour épargner un maigre feu de charbon; un petit pain, du saucisson ou du fromage comme repas. L'été, c'était le manque d'air sous les ardoises brûlantes. En toute saison, c'était le mal du pays atroce, dévorant, qui, tantôt minait ses forces au point de paralyser son amour du travail, tantôt l'enfiévrant et lui faisait passer les nuits sur ses livres pour arriver

plus vite à l'examen final permettant le retour à Orcines.

Jamais, ainsi que l'avait dit la baronne, un mot n'avait trahi soit l'inexorable ennui qui le rongait dans la capitale, soit le projet bien arrêté d'aller vivre en Auvergne. Personne ne s'étonnait de l'amaigrissement, de la pâleur de ce piocheur intrépide, que le docteur Roscob citait, comme exemple, à ses autres élèves: — les forçats de l'étude ne sont jamais gras et roses! — Et chacun de ceux qui connaissaient le jeune homme, son intelligence, son amour passionné pour la carrière médicale, lui prédisait, à Paris, un brillant avenir.

Il souriait sans répondre... Il souriait à son rêve obsédant du jour et de la nuit: une petite maison blanche nichée dans du feuillage; à droite, une échappée sur l'étroite vallée qui relie Fontanat à Royat par son frais ruban vert et ses ruisseaux chanteurs; à gauche, des plaines immenses: — pâturages à l'herbe courte et nourrissante, ajoncs d'or et bruyère rose, — terminées par la chaîne des Puys, à la fois majestueuse et riante. Avec cela, des chants d'oiseaux, des aboiements de chiens de ferme, des bêlements de moutons, des senteurs de thym et de jeune sève, des odeurs saines d'étables, des cliquetis de sabots, des plaintes de pâtres, ou des sons de musette apportés par la brise âpre des sommets.

Ces vieux airs du pays, au doux
rythme obsesseur,
Dont chaque note est comme une petite sœur,
Dans lesquels restent pris des sons
de voix aimées,
Ces airs dont la lenteur est celle des
fumées
Que le hameau natal exhale de ses
toits,
Ces airs dont la musique a l'air d'être
entre en patois (1)

Il souriait... Souvent aussi il pleurait... Et quand la nostalgie l'empoignait trop fort, laissant ses livres, fuyant ses camarades, il allait rôder des heures entières vers cer-

(1) "Cyrano", de Rostand.

tains quartiers où les Auvergnats forment en quelque sorte, une petite colonie. Marchands de chiffons, de parapluies, de marrons, hôteliers y vivent côte à côte dans une harmonie complète. La semaine, chacun vaque à ses affaires. Le dimanche, les "vieux" se réunissent devant les portes pour causer du pays, tandis que la jeunesse dédaigneuse des polkas, danse des bourrées d'Auvergne. Tous ces braves gens avaient fini par connaître "Monsieur Jacques, l'étudiant de chez nous". On guettait son arrivée, on lui faisait fête... "Monsieur Jacques" écoutait les récits des vieux, parlait patois, tout en regardant les bourrées, et rentrait dans sa mansarde, les poches gonflées de noix ou de châtaignes, le cœur plus triste encore, peut-être, qu'au départ.

Comme les écoliers, il prenait alors un almanach, recomptait les jours, les mois qui le séparaient des épreuves finales, et concluait invariablement par cette phrase, prononcée avec une ardeur intense: "Oh! quand donc pourrai-je dire: "Adieu, Paris!"

C'en était fait, maintenant, de la thèse, des examens, de tout. Le train fuyait, emportant le jeune docteur. Mais comme, ici-bas, la joie ne peut être complète, Jacques, bien qu'arrivé au moment de la réalisation de ses rêves, avait un nuage dans le ciel de son bonheur. Son "adieu" à Paris n'était encore qu'un "au revoir"...

III

"Durtol! Durtol! Durtol!"

La voix de l'employé, tout proche de son compartiment, réveilla en susaut Jacques Orvanne. Il mit la tête à la portière, ramassa à la hâte ses bagages et sauta sur le quai, honteux, mécontent d'avoir dormi pendant le trajet, au lieu de savourer son plaisir, au lieu de guetter à l'horizon le ligne onduleuse des montagnes... La locomotive repartait déjà dans les tranchées, avec des sifflements aigus, qu'il restait encore ahuri, agacé, sans entendre le contrôleur réclamant son billet.